

BUREAUX: RUE NAIN, 1.

Reboux, Tourcoing:
Trois mois... 12 f.
Six mois... 23
Un an... 44

L'abonnement continue, sauf avis contraire

On s'abonne et on reçoit les annonces: A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; A TOURCOING, chez M. Vanaverbeck, imprimeur-libraire, Grande-Place; A LILLE, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée. A PARIS, chez MM. Havas, Lafitte-Bullier et Cie, place de la Bourse, 8; A TOURNAI, au bureau du journal l'Economie; A BRUXELLES, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

DIRECTEUR-GÉRANT: J. REBOUX

Le Nord de la France
Trois mois... 12 f.
Six mois... 23
Un an... 44
Annonces: 15 centimes
Reclames: 25 centimes
On s'abonne: A Roobaix.

Nous donnons en supplément le compte-rendu des séances d'hier du Sénat et du Corps législatif.

ROUBAIX, 12 JANVIER 1870

Les tristes préoccupations soulevées par un événement dont la faction révolutionnaire pourrait seule tenter de faire un événement politique, ne doivent point nous distraire de l'immense portée qu'a eue la séance du 10, du Corps législatif.

Conciliation et progrès! ces deux mots résument le discours par lequel M. Emile Ollivier a caractérisé la politique du nouveau ministère. On ne saurait, à notre avis, mieux répondre aux sentiments, aux espérances des bons citoyens. Le pays est fatigué des disputes et des animosités, il demande qu'on se réconcilie sur le terrain des améliorations pratiques.

Le ministère compte dans le pays sur les honnêtes gens de tous les partis, et à la Chambre sur la majorité. Cette attente ne sera pas trompée. L'adhésion donnée par le Corps législatif au discours de M. Emile Ollivier n'a été ni moins générale ni moins sympathique parmi nos populations. S'il reste quelques appréhensions du côté de l'ordre, aussi nécessaire que la liberté, elles seront dissipées. « Nous voulons, dit M. Ollivier, le progrès sans violence, la liberté sans révolution. » Ceci n'est pas une phrase, c'est un engagement. Il sera tenu.

J. REBOUX.

CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE du Journal de Roubaix.

Paris, mardi 11 janvier

Paris est depuis hier soir sous le coup d'une profonde émotion, et dans la soirée des versions différentes circulaient sur la catastrophe d'Auteuil. Encore à cette heure des renseignements contradictoires sont échangés, de telle sorte que les débats qui vont s'ouvrir sans délai devant la haute Cour de justice pourront seuls nous faire connaître la vérité.

J'ai entendu depuis le matin le pour et le contre: la passion politique s'en mêle et envenime les appréciations et je n'ai guère entendu raisonner de sang-froid. Vous savez ce que dit ce matin le Journal officiel: il annonce la convocation de la haute Cour de justice et l'incarcération du Prince ordonnée par M. E. Ollivier, approuvée par l'Empereur. C'est la seule satisfaction que le gouvernement puisse donner en ce moment à l'opinion publique. On peut compter pour faire le reste sur la plus large publicité.

La plupart de nos journaux ont enregistré tous les bruits recueillis depuis hier et se réservent de se prononcer jusqu'à ce que la vérité soit bien connue. La Marseillaise l'a pris sur un autre ton: J'ai payé cinq sous un des premiers numéros mis en vente. Un instant après on m'a dit que le numéro venait d'être saisi. Il n'était imprimé que sur trois pages et en caractères d'un centimètre de haut. La 1<sup>re</sup> page était encadrée de filets noirs, et contenait un article de M. Henri Rochefort. Il y déclare qu'un Bonaparte ne peut être qu'un assassin: le prince Pierre y est traité de bandit et le reste de la famille de coupe-jarrets. L'article se termine par une provocation à la vengeance adressée au peuple pour délivrer la France.

Il est probable que la Marseillaise va être poursuivie, et l'on disait que le début de la séance allait être marqué par quelque grave incident. C'est ce que nous saurons sans doute avant le départ du courrier.

Dans les faubourgs l'émotion est grande; et dans les ateliers on discute avec passion les moindres incidents du drame. On assure que la police a pris des mesures en vue de quelque manifestation de la rue. Le préfet de police s'est rendu chez le ministre de l'intérieur et il y a eu ce matin conférence des ministres avec l'Empereur.

Je reviens du Corps législatif à trois heures, les abords en étaient presque solitaires: on eût dit qu'il n'y avait pas séance. Vers quatre heures, il y avait quelques curieux devant la grille. Pendant l'opération du scrutin et du dépouillement pour la nomination des trois Vice-Présidents, il y avait foule dans la salle des Pas-Perdus: les journalistes, suivant l'usage, y dominaient... par le nombre et quelques députés et ministres y passaient ou venaient causer. On racontait les incidents de la première partie de la séance: Comme on s'y attendait bien, dès le début M. Rochefort a pris la parole: il a demandé si nous étions sous le règne des Borgia ou sous celui des Bonaparte; il a qualifié d'assassinat l'homicide d'hier. M. E. Ollivier lui a répondu et ses paroles ont provoqué trois salves d'applaudissements qui ont dû faire oublier au nouveau ministre l'espace de froideur avec laquelle ses paroles avaient été accueillies hier. M. E. Ollivier a dit: nous voulons être l'équité, la légalité et nous serons au besoin la force.

On applaudissait encore quand M. Raspail est monté à la tribune, et l'on n'a guère entendu ce qu'il disait.

Le président a donné communication à la Chambre d'une requête du procureur général demandant une autorisation de poursuites contre M. Rochefort en raison de ses excitations à l'émeute. Quelques députés auraient voulu délibérer sur le champ; mais il a été décidé que les bureaux ne se prononceraient que demain. On ne doute pas que l'au-

torisation de poursuivre ne soit accordée.

J'ai vu M. Rochefort passer dans la salle des Pas Perdus pour aller répondre à un ami qui le demandait. Il était pâle et sa démarche était celle d'un homme fatigué: « il délibère, me dit quelqu'un, pour savoir s'il doit aller se mettre à la tête de ses hommes. » Peut-être y a-t-il songé en effet; mais il est probable qu'il se mette à la tête d'une émeute: il sait, comme tout le monde que toutes les précautions ont été prises pour parer à toute éventualité.

On parlait de l'émotion qui se manifeste dans certains quartiers; mais on ne croit pas même à une tentative de troubles.

MM. Mège et Busson-Billaud ont été nommés vice-présidents: il y a eu ballottage entre MM. A. Leroux et d'Andelarre. On me dit au dernier moment que M. Leroux l'a emporté.

M. E. Ollivier a accepté une invitation à dîner (qui lui a été adressée par M. Grévy, bâtonnier de l'ordre des avocats. On sait que M. E. Ollivier avait été rayé du tableau de l'ordre parce qu'il était chargé de veiller comme Conseil aux intérêts du vice-roi d'Egypte vis-à-vis de la C<sup>e</sup> du Canal de Suez.

Voici le résultat du 2<sup>e</sup> tour de scrutin: votants: 225 — majorité absolue: 113 — M. Leroux 122 — M. d'Andelarre: 97 — M. Grévy, 3.

CH. CAHOT

BOURSE DE PARIS DU 11 JANVIER.

La Bourse est toute bouleversée: l'affaire du Prince Pierre a ravivé les passions politiques qui commencent à se calmer. Notre marché s'est ressenti profondément de cet événement et le 3/100 après avoir ouvert avec 50 c. de baisse à 74, tombe à 73.50 pour fermer à 73.90. Au fond, les acheteurs sont très-inquiétés et les vendeurs ont eu une belle occasion de se sauver: beaucoup en ont profité, et quoiqu'il arrive la hausse projetée devient bien difficile. Tout suit la rente dans sa retraite—Italien, chemins et valeurs de placement. On craint des ordres de vente de province.

CELLIER.

Le Meurtre d'Auteuil

L'impression causée par l'événement tragique qui a eu lieu à Auteuil, nous impose le devoir de reproduire les versions diverses qu'on ont publiées à ce sujet, les journaux de Paris. Nous donnerons la première place au récit succinct et impartial du Journal des Débats.

Vers quatre heures, le bruit d'un événement très grave, qui s'était passé à Auteuil, chez le prince Pierre Bonaparte et qui avait eu pour résultat la mort d'un jeune journaliste, ayant collaboré successivement au

Journal de Paris, au Figaro, au Gaulois, au Rappel et en dernier lieu à la Marseillaise s'est promptement répandu dans les couloirs du Corps législatif.

On racontait que MM. Ulric de Fonvielle et Victor Noir avaient été envoyés en qualité de témoins par M. Paschal Grousset ou par M. Henri Rochefort, chez le prince Bonaparte, qui habite la maison portant le numéro 59, sur la place du marché, à Auteuil.

Que s'était-il passé dans cette entrevue, où MM. de Fonvielle et Victor Noir venaient demander au prince de leur désigner ses témoins, afin de régler les conditions d'une rencontre? — Toujours est-il que, vers deux heures, l'attention des domestiques du prince, des voisins et des passants fut attirée par le bruit d'une forte détonation, suivie de cris de détresse. On aperçut bientôt une personne — c'était M. Ulric de Fonvielle, — sortir de la maison courir et appeler du secours, en criant que le prince avait été déchargé un revolver, et qu'il avait tué son ami, M. Victor Noir. Ce dernier avait reçu une balle qui l'avait atteint mortellement: il était parvenu à faire quelques pas, mais, arrivé près de la porte cochère, il était tombé pour ne plus se relever.

La nouvelle de cet événement s'étant propagée rapidement à Auteuil, la foule s'est portée devant la maison du prince Pierre Bonaparte pendant toute l'après-midi. Une escouade de sergents de ville a dû être appelée afin de dégager les abords de l'hôtel. La porte d'entrée donnant sur la place du marché est restée fermée; des sergents de ville y étaient placés en faction.

Le procureur général, le procureur impérial et le préfet de police ont été informés de ce qui venait de se passer. Une information a été immédiatement ordonnée. — Emile LEGRAND.

Le Gaulois présente les faits de la manière suivante:

MM. Paschal Grousset, Victor Noir et de Fonvielle se dirigèrent, sur les midi, en voiture, vers l'hôtel occupé par le prince Pierre Bonaparte, rue d'Auteuil, 59. Ils croisèrent, en route, M. Georges Santon, et le firent monter avec eux! Arrivés devant l'hôtel, ces quatre messieurs descendirent, et pendant que les témoins y pénétraient, MM. Grousset et Santon se promènèrent de long en large sur le trottoir. Les témoins se firent annoncer et attendirent d'abord dans un cabinet au rez-de-chaussée. Quelques instants après on les faisait monter au premier étage, traverser une salle d'armes et entrer dans un salon où ils s'assirent un moment. Le prince vint bientôt les retrouver. Il était très pâle et avait l'air furieux. M. de Fonvielle lui remit une lettre de M. Paschal Grousset à eux adressée. En voici les termes:

Mes chers amis,

Voici un article récemment publié avec la signature de M. Pierre Napoléon Bonaparte et où se trouvent, à l'adresse du rédacteur de la Revanche, journal démocratique de la Corse, les insultes les plus grossières. Je suis l'un des rédacteurs fondateurs de la Revanche, que j'ai mission de représenter à Paris. Je vous prie, mes chers amis, de vouloir bien vous présenter en mon nom, chez M. Pierre Napoléon Bonaparte et lui deman-

der la réparation qu'un homme d'honneur ne peut refuser dans ces circonstances.

Le prince prit la lettre, s'approcha de la fenêtre et, après avoir pris connaissance de cette missive, la froissa avec colère.

Ce n'est donc pas pour M. Rochefort que vous venez, dit-il.

Non, c'est pour une autre affaire.

Eh bien! reprit le prince, je me battrais avec M. Rochefort, parce qu'il est le drapeau de la royauté, mais je ne veux pas avoir affaire aux crapules qui soutiennent ses ordres.

M. de Fonvielle fit observer alors au prince qu'ils se présentaient poliment pour une affaire d'honneur et qu'ils désiraient être reçus poliment.

Vous êtes donc solidaires de ces charognes? dit le prince.

Victor Noir répondit: Nous sommes solidaires de nos amis. Aussitôt le prince donna un soufflet de la main gauche à son interlocuteur, et somma Victor Noir; stupéfait de cette agression sans calcul, il se précipita et dut fuir de la maison.

M. le docteur Samasseul, médecin de la localité, appelé immédiatement à la pharmacie, ne put qu'assister au décès de M. Victor Noir. Il manda aussitôt le docteur Pinel qui demeure Avenue d'Eylan 97; ce fut celui-ci qui se chargea des premières constatations.

M. le docteur Pinel estima que la mort devait avoir eu lieu au plus tard de dix minutes après la blessure reçue.

Au moment où M. Pinel achevait ces constatations, M. Morel, médecin du prince Pierre Bonaparte le faisait prier de vouloir bien se transporter au domicile de celui-ci, pour reconnaître une commission que le prince déclarait avoir reçue pendant la nuit. M. Pinel constata en effet une légère ecchymose à la région médiane du côté gauche, dont il ne put déterminer la cause. La chair était meurtrie et blanchissait lorsque M. Pinel fut appelé.

Vers 2 heures 1/2, MM. de Fonvielle, Grousset, Santon et le docteur Pinel, firent apporter un civière et reconduisirent le cadavre de Victor Noir à son domicile, passage Masséna à Neuilly.

Le Gaulois donne encore cette deuxième version:

Voici maintenant la lettre que nous adresse M. Paul de Cassagnac, ami du prince Pierre Bonaparte, ainsi que la version de ce regrettable événement dont elle est accompagnée.

Monsieur le rédacteur,

Comme ami du prince Pierre-Napoléon Bonaparte, j'ai l'honneur de vous faire savoir qu'il vient, en ma présence, de se constituer prisonnier à la préfecture de police.

De plus, j'ai tout lieu de croire que le prince désire réclamer pour lui la loi commune et la juridiction ordinaire, sans exciper aucunement des dispositions spéciales qui réglementent la situation des divers membres de la famille impériale. Je joins à ce simple mot le récit de

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX du 13 Janvier 1870.

— 38 —

CHRISTINE

PAR

LOUIS ÉNAULT

XIII

GEORGES DE SIMIANE A HENRI DE PIENNES.

(Suite.)

La nouvelle en fut portée à Christine par Valborg, dont la main étourdie la frappait mortellement au cœur. Elle demanda des détails et les écouta avec une fiévreuse avidité. Elle voulait savoir si l'on disait que les fiancés s'aimaient.

Ils s'adoraient! répondit le chevalier, et c'est un peu ma faute. Imaginez que c'est moi qui ai présenté le comte à Mlle Borghoff!

M. de Valborg examinait en ce moment les feuilles dépliées d'un éventail chinois; il ne put pas voir le regard navrant que lui jetait Christine.

Il n'a pas perdu de temps, reprit la comtesse, entraînée comme malgré elle à revenir sur ce douloureux sujet.

— C'est encore moi qui en suis cause, dit M. de Valborg.

— Et comment cela?

— En lui apprenant votre propre mariage.

— Ah! Et comment a-t-il pris la nouvelle?

— Très-bien... c'est-à-dire très-mal!

Je crois qu'il avait envie de me sauter à la gorge. Mais je lui pardonne de grand cœur, à ce pauvre Simiane: car enfin, comtesse, je comprends qu'on ne perde pas sans regret une femme comme vous; pour moi, je ne m'y serais jamais résigné.

Le chevalier attendit l'effet de ce compliment du dernier galant. Christine ne parut point y prendre garde.

— Ainsi, continua-t-elle, vous lui avez annoncé mon mariage comme une chose tout à fait arrêtée?

— Positivement! et c'est ce qui l'a décidé. Il a eu comme un éclair de rage dans les yeux... Il n'y avait pas là de quoi flatter infiniment la belle Nadéje! Mais il s'est calmé bientôt, et je puis dire que je l'ai vu prendre sa résolution.

— Je trouve, chevalier, que vous avez mis à tout ceci un peu plus de zèle qu'on ne vous en demandait. Qui vous avait donc chargé de publier ainsi mes bans dans les salons?

— Et mais! comtesse, c'était la nouvelle

du jour, et vous savez, les nouvelles, c'est toujours bon à raconter. Cela intéresse la conversation. Jamais je ne m'étais fait mieux écouter.

La comtesse leva imperceptiblement les épaules.

« A quand le mariage? demanda-t-elle.

— On parle du 1<sup>er</sup> mars.

— Nous sommes au 20 février! c'est bien mener les choses!

— Et vous comtesse, quand?

— Oh! moi... il n'y a rien encore de certain.

— Comment? dit Valborg en reculant son fauteuil, rien de certain!... Mais alors...

Il regarda la comtesse, sur le visage de qui la douleur était peinte; le jour se fit en lui; il entrevit une partie de la vérité, et, saisissant vivement la main de Christine: « Comtesse, comtesse, pardonnez-moi! Mon Dieu, qu'ai-je donc fait?

— Le bonheur de votre ami, sans doute; il n'y a pas là de quoi vous affliger.

— Son bonheur!... Ah! on n'aime pas deux fois.

— Non! mais on aime cent fois... les hommes du moins! Ne disiez-vous pas tout à l'heure qu'ils s'adoraient?

— Je ne sais pas ce que je dis! reprit Valborg en cherchant son chapeau.

— Peut-être alors faudrait-il moins parler, reprit la comtesse avec douceur.

Elle ne lui fit point d'autre reproche; mais, quand elle eut laissé retomber la portière du salon, elle cacha sa tête dans ses mains et dévora ses larmes.

XV

Georges cependant brusquait les choses pour arriver à un prompt dénouement: il était d'une activité inquiète. « En voilà un qui aime sa femme! » disaient les observateurs superficiels; un œil clairvoyant eût aperçu plutôt les indices d'un cœur troublé qui voulait s'étourdir. Le vrai bonheur est plus calme.

Nadéje s'occupait de ses robes et chiffonnait dans la corbeille. Elle ne s'aperçut point des soucis de son fiancé. On ne peut pas tout voir à la fois: elle regardait des dentelles! Peut-être Georges ne venait-il point chez elle aussi souvent qu'il l'eût dû; mais n'auraient-ils point le temps d'être ensemble, puisqu'ils ne devaient plus se quitter? Elle eut soin d'envoyer une lettre de part à la comtesse, avec une adresse de sa main. Georges ne le sut pas, et il eût trouvé sans doute le procédé d'un gâté doteux.

Toutes les échéances arrivent à leur jour. Georges regretta peut-être, le matin du 1<sup>er</sup> mars, que l'année ne fût pas bissextile; mais le temps des réflexions était passé: encore quelques heures, et le dernier mot de sa vie jeune et libre allait être dit pour jamais.

Il n'avait pas un ami auprès de lui; ses pensées, qu'il ne pouvait confier à personne, lui retombaient sur le cœur.

Nadéje était fille d'une mère polonaise; elle avait été élevée dans la religion catholique, apostolique et romaine. La bénédiction nuptiale dut avoir lieu dans la chapelle de cette communion, qui se trouve près du couvent des Dames Françaises et qui sert d'église à tous les catholiques suédois, ainsi qu'aux deux reines. On avait fixé l'heure de midi; mais longtemps à l'avance une foule d'élite remplissait l'enceinte trop étroite. On y retrouvait tous les étrangers de distinction (c'est la formule sacrée) et toute la société élégante de Stockholm, moins Christine et le baron de Vendel. Le chevalier de Valborg, appuyé contre la grande vasque de porphyre rose qui sert de fonts baptismaux, paraissait soucieux. On eût dit que c'était sa fiancée qu'un autre allait épouser. Quelques jeunes gens placés autour de lui n'avaient pas demandé mieux que de se faire causer, mais il paraissait vouloir être discret, ce jour-là, pour la première fois de sa vie.

Au coup de midi, quatre ou cinq voitures s'arrêtèrent devant l'église. Le suisse, en grand costume, l'épée au côté, la hallebarde au poing, ouvrit la porte à deux battants. Georges parut, donnant la main à Nadéje. (La suite du prochain numéro.)